

Motifs de collier berbère: BIJOU X MAROCAINS

Les bijoux berbères remontent dans les temps les plus reculés aux premières manifestations de l'art nord-africain. Comme la femme égyptienne, la femme carthaginoise, la femme berbère éprouva tout d'abord le besoin de fixer solidement sa coiffure sur la tête, son vêtement sur l'épaule et son haik volant sur le corps.

Cela amena chez elle l'utilisation des aiguilles de métal et l'on peut dire que l'aiguille fut le premier bijou de la femme berbère.

A ce besoin pratique est venu de bonne heure s'allier le sentiment de la parure qui donna naissance à l'art des bijoux. Les aiguilles se transformèrent en jolies agrafes et broches de différentes formes, les ceintures eurent des boucles brillantes, les oreilles connurent les pendentifs, le front se recouvrit d'un diadème pendant que les bras et les jambes s'ornaient d'anneaux et de bracelets variés.

Ce qui frappe tout d'abord quand on voit une femme de la campagne marocaine, c'est la simplicité, la pauvreté du vêtement comparée à la richesse des bijoux: sur la poitrine deux belles agrafes triangulaires de la largeur d'une main reliées par une forte chaîne, ce sont les *Khelalat*; au cou plusieurs colliers multicolores où l'argent, le corail, l'ambre s'harmonisent dans des tonalités d'émail bleu, jaune ou vert (*elgouladat*); deux grosses boucles d'oreilles pendent sur les épaules soutenues par un fil dissimulé sous la coiffure (*elkhoras*); des broches rondes sur le front à la naissance des cheveux (*tabaa*) et quand la fortune de la famille le permet un diadème - (*el mechbouh* en berbère - *tadj* en arabe). - brillant vient comme une couronne ceindre la tête de ces femmes hiératiques belles et nobles comme des reines. Les vêtements de la femme berbère n'ont pas de manches. Ses bras seraient bien nus si de gros bracelets ne venaient accrocher les lumières. Les doigts ont leurs bagues, les chevilles ont leurs anneaux qui donnent à la démarche une certaine régularité dans le mouvement.

Rien n'est aussi impressionnant qu'une belle fête berbère quand une centaine de femmes s'apprêtent dans leurs plus beaux atours à aller chercher la mariée. Les bijoux de famille sortent de leurs coffres, les voisines prêtent les leurs, ceux que l'on avait commandés au bijoutier de la ville arrivent au dernier moment. Les femmes sont bien affairées, elles s'aident mutuellement àagrafer des habits neufs, à passer les colliers que l'on avait révisés la veille - on essaie des bracelets, on accroche des pendentifs; les mères arrangent leurs filles et sont heureuses de les voir belles: compliments, petits cris de joie, échange d'impressions avec cette naïveté et cette simplicité que l'on trouve plus que dans les campagnes. Nul sentiment égoïste, ni fierté déplacée dans ces fêtes qui appartiennent à tous et où les bijoux et les vêtements semblent une communauté.

Dans le chatoiement des tissus de couleurs, larges plaques d'argent, colliers barbares et pendentifs démesurés, bracelets massifs s'entrechoquent en reflétant mille soleils. Le cortège est en marche, chaque mouvement de terrain produit des miroitements nouveaux; taches blanches et taches colorées se mêlent avec harmonie une suite de tableaux impressionnants les mouvements sont rythmés. Les corps se tiennent avec noblesse, parfois il faut s'arrêter, l'étape est longue et les anneaux de pied sont inconfortables; une courbe gracieuse et la cheville se libère. On les remettra plus tard quand on sera arrivé dans la maison de la mariée.

Car alors nulle excuse si la toilette n'est pas complète. La toilette de femme berbère, c'est beaucoup moins son costume que l'ensemble de ses bijoux; ils sont l'objet de toute son attention de tous ses soins. Dans le souk, ces bijoux paraissent bien inconfortables à la femme européenne qui s'extasie devant le poids et les dimensions de ces pièces archaïques. Est-il possible de les porter? Mes bras, mes oreilles, mon cou seraient meurtris ajoute-t-elle. - cependant ils sont bien beaux. Elle passe à son bras, éclate de rire, essaie un gros collier, le remet au marchand et se décide à acheter une broche qu'elle adaptera sur sa robe: autres temps autres mœurs.

Elle est plutôt attirée par toutes ces imitations de bazar que le mauvais goût a lancées en si grand

nombre sous le nom d'articles indigènes. Dans ce domaine rien n'a été négligé pour attirer le client: légèreté des matières premières, variétés des formes, reproduction des éléments décoratifs classiques, émaux, coraux, pierres choisies, chaînettes moins lourdes, imitation «vieux» par oxydation appropriée. Ajoutez à cela un bon marché engeant et voilà quantités de bijoux étrangers lancés en séries dans le souk sous le nom de bijoux marocains. Seuls quelques clients avertis retrouvent encore dans leurs promenades travers la Médina le bracelet ou la broche de caractère exécutés dans le Sous ou à Mogador.

La ville marocaine a transformé le bijou berbère de la campagne en remplaçant l'argent par de l'or, le corail et les maux par des pierreries et des diamants; goût des richesses d'une part, souci de légèreté et d'harmonie, influence des civilisations orientales, d'autre part. Ce bijoux devenant plus cher n'est plus à la portée du campagnard. C'est un objet de luxe que seuls les gens du Makhzen; les bourgeois et les riches commerçants peuvent offrir aux membres de leurs familles.

Il change alors de caractère, se vend au poids de l'or, sans considération artistique, et devient la spécialité des Mellah – Le bijoutier juif remplace le bijoutier berbère et d'une matière d'art, il fait petit à petit, une matière spécialement commerciale – Il pénètre dans le palais makhzen, dans les grandes maisons bourgeoises, vient chaque matin se mettre à la disposition du "maître", prendre des commandes, arrange ou transforme de vieux bijoux, se prête à toutes les transformations, vend directement aux femmes dans le corridor ou par l'intermédiaire d'esclave, s'enrichit grassement et le maître incontesté du bijou de luxe marocain. Le souk des bijoux ou mellah devient une espèce de petite « Bourse» où se font durant la journée les opérations commerciales les plus variées. Les femmes indigènes alignées à l'intérieur de la grande cour carrée sont accroupies et suivent tous les mouvements des marchands à la criée - examinent elles-mêmes des bijoux qui sont à vendre - font de temps en temps le tour des boutiques quand il n'y a pas grosse affluence et attendent de longues heures le moment propice pour réaliser l'opération qu'elles avaient projetée.

Il est encore possible de voir quelques beaux spécimens de bijoux en or dans certaines collections privées au musée d'arts indigènes de Rabat, de Fez, mais depuis longtemps déjà les ciselures et les arrangements décoratifs étaient décadents. Les bons maalems deviennent bien rares dans les mellahs.

L'opération commerciale tente davantage le bijoutier juif et cette transformation n'est pas sans porter un gros préjudice au caractère artistique de la bijouterie marocaine.,

Le bijou en or a corrompu les murs dans certaines villes marocaines. Une émulation néfaste a remplacé la gaieté naturelle des fêtes. La femme bourgeoise au lieu de s'y amuser, d'y rechercher une saine joie dans le chant et la danse arrive avec cérémonie dans le but de montrer de gros bracelets, et des ceintures rutilantes. Que ne ferait-elle pour tenir convenablement son rang, pour simuler un état de fortune qui dépasse souvent ses moyens. Elle apprend vite moyennant redevance à emprunter des bijoux pour la durée des fêtes. Ainsi naquit le « loueur de bijoux ».

Il entraîne le monde vers un luxe déplacé si bien qu'il y a quelques années, le Pacha de Fez ému à juste raison par cet état de choses se vit obligé d'arrêter ces manifestations ruineuses de fêtes bourgeoises par un arrêté municipal qui mit un terme à toutes exhibitions irraisonnées de fausses richesses.

Mais quand il a fait le tour des souks, c'est vers le bijou bleu que se retourne l'amateur de goût. Il y trouve l'art simple des campagnes, la naïveté charmante des gens qui l'ont conçu, le souvenir des civilisations passées et l'empreinte des temps que l'imagination se plaît à rappeler.

MAMMERI.

Inspecteur Régional des Arts Indigène à Marrakech

La Vie Marocaine Illustrée,
n° 140 et 141, Décembre 1933, pp. non numérotées